

David Bernard

Des grimaces dans le miroir

Nous partons d'une citation de Lacan, tirée de son séminaire *L'Identification* : « $i(a)$, qui enveloppe cet accès à l'objet de la castration, c'est ici l'image même qui fait obstacle dans le miroir, ou plutôt que, à la façon de ce qui se passe dans ces miroirs obscurs – il faut toujours penser à cette obscurité chaque fois que dans les auteurs anciens vous voyez intervenir la référence du miroir – quelque chose peut apparaître au-delà de l'image que donne le miroir clair », soit l'image, comprend-on un peu plus loin, « de cet objet a , à propos duquel j'ai parlé d'horreur¹ ».

Mais quels sont donc ces miroirs obscurs, dont les Anciens auraient eu l'usage ? Disons d'abord leur mode de fabrication, daté de l'Antiquité, mais qui prévalut jusqu'au Moyen Âge. Sabine Melchior-Bonnet le rapporte dans sa passionnante *Histoire du miroir*. Cette technique consistait à souffler une capsule de verre, puis à y verser du plomb fondu. Celui-ci venait alors se fixer sur la partie concave du verre, que l'on pouvait ensuite découper pour obtenir le miroir, entamé de plomb. Les miroirs se sont donc longtemps présentés comme de courte surface, de forme bombée, et de couleur obscure.

Mais après avoir dit ce qu'ils étaient, Sabine Melchior-Bonnet dit aussi ce qu'ils reflétaient aux sujets d'alors. Certes une image, mais une image obscurcie, et déformée, dont les étrangetés serviront peu à peu, et selon les discours, à toutes sortes de projections.

Pour le montrer, prenons l'un de ces discours, celui de la chrétienté, tel qu'il s'est répandu en Europe et au Moyen Âge. En effet, à cette époque déjà, l'expérience du miroir n'est pas considérée comme la simple vision de soi. Au point que l'Église condamnera avec force toutes les expériences du miroir. Pour elle, un seul miroir qui vaille, celui du divin, et que la Bible incarne. La Genèse dit que

1. J. Lacan, Séminaire *L'Identification*, inédit, leçon du 27 juin 1962.

« Dieu a créé l'homme à son image et à sa ressemblance ² ». L'homme n'a donc aucun droit à se complaire dans son image. Cette dernière est nécessairement entachée du péché, fût-il le goût pris à cette image. Et l'oublier serait renier la seule perfection qui soit, celle du modèle divin. « Parce que le péché a obscurci le miroir, note l'auteur, chacun doit regarder le modèle divin pour restaurer la ressemblance perdue. La Bible est le "miroir sans tache", destiné à éduquer l'homme ³. » Dans celui-là, écrira saint Augustin, « vois si tu es celui qu'il dit. Si tu ne l'es pas encore, implore pour que tu le sois ; il te montrera sa figure ⁴ ».

Ainsi, le discours religieux interdit l'expérience du miroir au profit d'un seul impératif, que nous pourrions résumer ainsi : « Regarde dans le miroir pur du divin qui tu manques à être, et quel individu coupable tu es déjà, entaché par tes péchés. » Les Saintes Écritures rappellent au sujet sa tache originelle et lui prescrivent à quel moi idéal il devrait mieux satisfaire.

Pour cette raison aussi, l'usage du miroir sera systématiquement condamné et suspecté du péché d'orgueil ⁵. Si le reflet de l'homme n'est pas celui de Dieu, c'est donc qu'il est celui du Diable ⁶. Voilà ce que l'imagerie populaire viendra au Moyen Âge répandre dans toute l'Europe, et que les imperfections des miroirs d'alors viendront servir. Derrière la complaisance du sujet à se mirer, au-delà de cette image qui le ré-jouit, il y a la vanité honteuse et le sourire grimaçant de celui qui en l'homme a insufflé le vice. Évoquant ces miroirs, Sabine Melchior-Bonnet note : « Leur forme bombée et leur couleur sombre suscitent des effets étranges, ce qui leur vaut le nom de "miroirs des sorcières" auxquels sont attribués des pouvoirs maléfiques. Derrière ces arts magiques, se profilent Lucifer et son pacte démoniaque, dont les nombreuses versions de Faust ont popularisé l'histoire ⁷. »

Pour exemple, un *Traité de l'éducation des filles*, écrit par le chevalier de La Tour-Landry au XIV^e siècle, diffusera en Europe une autre

2. S. Melchior-Bonnet, *Histoire du miroir*, Paris, Imago, Hachette Littératures, 1994, p. 120.

3. *Ibid.*, p. 120.

4. *Ibid.*, p. 121.

5. Tout spécialement chez les femmes.

6. S. Melchior-Bonnet, *Histoire du miroir*, *op. cit.*, p. 120.

7. *Ibid.*, p. 191.

de ces histoires. Sabine Melchior-Bonnet la rapporte : une jeune dame « mettait le quart du jour à elle appareiller ; tout le monde l'attendait disant : comment, ceste dame ne sera jamais huis pignée ni mirée ? » ; et tandis que la dame se regardait, elle vit « à rebours l'ennemy au miroer qui lui montrait son derrière si laid, si horrible qu'elle s'esvanouit et demeura longtems malade ⁸ ». La scène fut d'ailleurs figurée dans une traduction allemande du *Traité*. Nous y voyons la dame se recoiffer devant le miroir bombé, tandis que, derrière elle, le diable s'amuse à y refléter son postérieur. Et l'on fit même de cette histoire un proverbe : « Le miroir est le vrai cul du diable ⁹. »

Pour autre exemple, l'histoire de Villana della Botti, cette fois contée en Italie. Une autre dame, amoureuse elle aussi de ses reflets, mais qui découvrant un jour dans son miroir un « hideux démon ¹⁰ », se retira dans un tiers ordre de dominicaines. En Bretagne encore, ce proverbe qui circule : « La jeune fille se regardant au miroir voit un loup-garou ¹¹ », autre apparence « diabolique ».

Bref, une même légende se diffuse dans l'Europe médiévale. Le démon est dans le miroir, et celui qui voudra s'y contempler s'y verra le diable au corps, entaché par ses péchés. Plus encore, ceux-là regardent le sujet, et le moquent, par force de ces grimaces du diable, dans lesquelles nous pourrions bien reconnaître les « grimaces du réel ¹² » qu'aimait à évoquer Lacan.

Preuve en est encore, ce dont chacun se souvient, et que rappelle l'historienne au terme de son *Histoire du miroir*, le visage grimaçant de la marâtre de Blanche-Neige : « Miroir, miroir de mes désirs, suis-je encore la plus belle ? » « Cette image, conclut l'auteur, si prégnante à travers les siècles, de la stérilité et de la haine, est comme l'anamorphose du visage de l'homme. » « Le miroir, poursuit-elle, est le lieu de cette inversion où surgit l'étrangeté d'un visage inconnu. À celui qui regarde devant, le jeu des reflets dévoile ce qui est derrière, la bosse honteuse et pleine de malice. Narcisse au regard chassieux ne peut plus espérer se contempler en un miroir clair ; toujours coupable et divisé, il commence par projeter le diable au

8. *Ibid.*, p. 206.

9. *Ibid.*, p. 205.

10. *Ibid.*, p. 206.

11. *Ibid.*

12. J. Lacan, « Télévision », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 512.

miroir, double archaïque des désirs interdits, puis il réintègre dans le réel ce qui se donnait pour fantastique. Le miroir reflète alors les grimaces de la vie quotidienne, passions et refoulements¹³. »

Demandons-nous alors, à l'instar des grimaces de la honte du jeune Sartre¹⁴, ce que nous montrent ces grimaces du diable, ce que voudraient masquer les miroirs clairs et que laissent mieux apparaître les miroirs obscurs. Car, nous le voyons, les miroirs obscurs mentaient moins que les miroirs clairs d'aujourd'hui. Et il aura fallu à l'homme du temps, de la technique et surtout le désir – non pas mieux se voir –, mais de réussir à masquer ses trop justes reflets ; « l'image de cet objet *a*, dit Lacan, à propos duquel j'ai parlé d'horreur¹⁵ ». Il ne s'agit, bien sûr, non pas de l'image vraie de *a*, qui n'en a pas – la dame qui, dans son miroir se voit en démon hideux, s'évanouit – ; mais *via* les défauts des miroirs obscurs, d'une imaginariation de ce réel, qui fait au sujet horreur et honte à la fois.

Les grimaces du diable sont un aperçu de la « doublure¹⁶ » honteuse du sujet, quand ce sujet, l'espace d'un instant de voir, se découvre « retourné comme un gant¹⁷ ». Les grimaces du diable sont un dévoilement de ce qu'est ce sujet, comme reste de jouissance, inéliminable, au fond de son image. Nous concluons : ces grimaces du diable ont été une tentative d'Autrifier par le secours de l'image et du signifiant *a*¹⁸ le démon intérieur du sujet, son extimité qui l'entache. Voilà ce que l'image idéale servait à refouler, mais qui pourra se dévoiler et faire la honte ou l'horreur du sujet. Il n'est pas cette belle et sage image que les signifiants maîtres de son idéal lui prescrivaient. Mais il est $\zeta(a)$, aussi. Derrière son image, une « bosse honteuse et pleine de malice » la déformait déjà, et que gonfle l'objet cause du désir, *a*. À croire que l'homme aura inventé de beaux miroirs... pour ne point se voir... comme $\zeta(a)$.

13. S. Melchior-Bonnet, *Histoire du miroir*, op. cit., p. 217.

14. Cf. J.-P. Sartre, *Les Mots*, Paris, Gallimard, 1964, p. 86-89. Cf. aussi C. Demoulin, « Sartre, de la mauvaise foi à l'hontologie », *L'En-je lacanien*, n° 2, Toulouse, Érès, 2004.

15. J. Lacan, Séminaire *L'Identification*, inédit, leçon du 27 juin 1962.

16. J. Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 818.

17. J.-P. Sartre, *Saint Genet, comédien et martyr*, Paris, Gallimard, 1952, p. 98.

18. Cf. sur ce point M. Strauss, « Entre », *Revue des collèges cliniques*, n° 2.